

Sortir des cadres établis : accompagner un individu aux comportements violents

— Résumé —

Ce texte fait partie d'une banque de 50 récits de pratiques d'intervention en itinérance qui ont été réalisés avec quatre Équipes Itinérance du Québec (Hurtubise et Babin, 2010) et les équipes Chez soi de Montréal (Hurtubise et Rose, 2013).

Dans le cadre du projet Chez soi, il est souhaité que l'approche du rétablissement puisse apporter une réponse différente à des personnes qui se sont vues préalablement exclues de diverses ressources compte tenu de leur agressivité. Ce récit relate les stratégies d'intervention créatives adoptées par l'équipe SIM afin offrir des services à un individu délirant qui avait rarement pu obtenir un suivi en raison de ses comportements agressifs et d'intimidation.

Un clinicien de l'équipe SIM raconte comment différentes approches seront tentées pour entrer en relation avec Blake, un homme très méfiant et aux requêtes insistantes, et arriver à saisir ses dynamiques relationnelles. Loin des préoccupations consistant à contrecarrer une relation utilitaire ou fondée sur la manipulation, il sera jugé par l'équipe que de « se rendre utile aux yeux de cet homme » est, au contraire, la seule façon d'entrer en lien avec lui. Parallèlement, une étroite collaboration avec les professionnels qui entourent Blake (curateur et psychiatre) permettra d'imaginer et d'expérimenter de nouvelles façons d'intervenir auprès de lui. Après quelques mois de suivi, des pas considérables seront faits vers la création d'un lien et la stabilisation résidentielle de cet homme. L'équipe SIM conclut ce récit en rappelant la souplesse que nécessite le suivi auprès d'une personne délirante et méfiante, ainsi que l'importance de savoir reconnaître les petits pas dans l'intervention.



Jimmy, 2000. Certains droits réservés. (CC)

« Si un jour nous pouvons prendre un café avec lui, que nous le terminons et que nous nous saluons en quittant les lieux, nous serons à des années-lumière de là où nous étions au départ du suivi. »

Équipe SIM CSSS J-M
Projet Chez soi

Portrait d'un individu intimidant

Blake fait une entrée remarquée au projet Chez soi. Très rapidement, il s'inscrit dans une dynamique d'intimidation et l'accès au bureau des intervenants lui est interdit. Au cours des semaines qui suivent, les cliniciens ne parviennent pas à entrer en relation avec cet homme qui se met en colère, crie, s'avance vers les intervenants les poings levés.

Blake, un homme anglophone de cinquante ans, a vécu de nombreuses entrées et sorties de la rue. Blake a le délire qu'il possède des millions de dollars, des immeubles et il est constamment en demande. Il croit que les gens qui l'entourent ont une dette envers lui : il considère que la curatelle lui doit de l'argent, que son psychiatre lui doit de l'argent, tout comme le projet Chez soi. Ainsi, si nous abordons avec lui les modalités du paiement du loyer d'un logement subventionné dans le cadre du projet, il le perçoit comme une insulte : de son point de vue, comme nous lui devons de l'argent, nous devrions payer son loyer, sa carte d'autobus et aussi lui offrir à manger.

Blake est dans une dynamique d'intimidation. Si quelqu'un le regarde dans les yeux, il le perçoit comme un désir de pouvoir. Il se fâche, sa respiration s'accélère, il serre les poings et s'avance vers son interlocuteur. Constamment. Lors de l'entrevue de recrutement pour établir son admissibilité au projet Chez soi, Blake a ciblé l'intervieweur qui est devenu pour lui la personne ressource à qui adresser ses demandes. Il a été très insistant.

Il a appelé à de nombreuses reprises l'équipe de recherche, en colère, alléguant qu'on lui devait de l'argent, qu'il souhaitait un logement, etc. Par ailleurs, les rencontres n'aboutissaient à rien entre Blake et les intervenants de l'équipe SIM. Un intervenant l'abordait avec des questions, mais Blake avait son propre ordre du jour; alors il se fâchait et quittait les lieux. Le seul fait de lui demander : « *Salut! Comment ça va? Qu'aimerais-tu comme logement?* » C'était déjà trop. Il est impossible d'avoir ce genre de conversation avec Blake. Il se met en colère, il crie, il frappe dans les murs et dans les portes.

Il y a eu un incident au cours duquel Blake a haussé le ton et s'est avancé vers un intervenant. Les policiers ont dû intervenir afin qu'il sorte de nos locaux. **Dès lors, le mot d'ordre fut que Blake ne pouvait plus se présenter à nos bureaux puisqu'il avait ciblé des personnes au projet et qu'un périmètre de sécurité devait être établi autour d'eux.** À partir de ce moment-là, il a été difficile de le voir; nous ne connaissions pas les ressources qu'il fréquentait. Quelques semaines après son entrée au projet, les intervenants de l'équipe ne le connaissaient toujours pas. Nous avons eu peu de contact avec lui. C'est pourquoi nous avons imaginé des stratégies particulières pour l'aborder. Notre porte d'entrée pour travailler avec Blake fut l'hôpital.

Établir un lien par la voie d'un intermédiaire

C'est par l'intermédiaire d'un psychiatre qui intervient déjà auprès de Blake qu'un intervenant de l'équipe SIM parviendra à entrer peu à peu en contact avec lui. Dans le cadre de ce suivi, un important travail de collaboration va s'établir entre les principaux acteurs qui œuvrent auprès de cet individu.

J'ai commencé à travailler avec le psychiatre de Blake, un homme qui innove dans ses manières de travailler. Il a été convenu qu'il nous aiderait à établir un lien avec lui. À cette époque, Blake était à l'hôpital. Nous y avons planifié une rencontre avec deux intervenants du SIM et le psychiatre. C'était la première fois que je rencontrais Blake. Il était malade et vulnérable : il vivait à la rue depuis un moment, mangeant et dormant peu. Dans sa chambre d'hôpital, le psychiatre s'est assis devant lui et nous nous sommes assis de côté. Lors de cette première rencontre, le psychiatre a joué le rôle du « mauvais policier » en prenant l'attention de Blake sur lui : c'est lui qui a mis les limites, qui a dit non et qui a agi comme modérateur. Dès le premier regard que Blake m'a décoché, je me suis senti déstabilisé par son agressivité. Je suis resté en retrait.

Un des objectifs de cette rencontre était de faire signer à Blake un contrat stipulant qu'il ne serait pas intimidant ou agressif envers les gens du projet Chez soi.

Le lien entre le psychiatre et Blake a été déterminant. Il a accepté de signer le plan de non-agressivité. Il a signé, en ajoutant la clause suivante : « *Il faut faire quelque chose contre la brutalité policière.* » Nous étions à l'époque¹ où des policiers avaient tué par balle un itinérant dans la rue. C'était sa façon de s'appropriier le contrat. Nous étions ravis.

J'ai par la suite rencontré régulièrement le psychiatre pour avoir des discussions de cas avec lui et nous nous parlions parfois plusieurs fois au cours de la semaine. Selon le psychiatre et les données au dossier, Blake a un trouble schizo-affectif, un trouble de personnalité sévère — où les traits narcissiques chevauchent les traits antisociaux — et il souffre de paranoïa/persécution. Blake

éprouve une grande difficulté d'attachement et les relations qu'il entretient avec les autres sont majoritairement à caractère utilitaire. Le psychiatre m'a expliqué que lorsque Blake sent qu'une personne a le moindre de pouvoir sur lui, il va au-devant de cette personne pour reprendre du pouvoir. Cela m'est resté en tête.



MeiTeng, 2012. Certains droits réservés.

¹ Incident survenu à Montréal le 7 juin 2011.

Blake étant à la rue, nous avons convenu avec le psychiatre d'avoir les prochaines rencontres ensemble à son bureau. Le psychiatre et moi avons tenté de faire avec lui un plan d'intervention et un plan de crise, mais nous n'y sommes pas arrivés. Puis, nous avons tenté, d'une façon un peu détournée, de lui poser des questions qui répondaient au plan d'intervention. Mais nous n'arrivions pas à discuter suffisamment longtemps avec Blake pour avoir du contenu. Faute de pouvoir faire un plan d'intervention en collaboration avec Blake, nous avons eu, quelques mois après le début du suivi, une rencontre avec l'équipe de liaison de l'hôpital, la curatrice, le psychiatre et moi pour préciser les rôles de chacun. Nous avons établi un plan de soins infirmiers en concertation pour mieux aider Blake.

Une belle collaboration s'est établie avec la curatelle et le psychiatre. Nous nous parlions toutes les semaines. **Et nous étions tous au même endroit, nous travaillions tous dans le même sens : nous ne nous posions pas la question de savoir s'il doit être exclu de nos services.** En début de suivi, la curatrice me disait qu'elle n'était jamais en mesure de lui parler : « Il ne

semble pas comprendre qu'il est sous tutelle. » Étant donné que Blake était très insistant et déplaisant à l'égard de la curatrice, nous avons convenu qu'elle ne répondrait plus à ses appels et que Blake devrait dorénavant s'adresser soit au psychiatre soit à moi pour formuler ses demandes. La curatrice, pour sa part, continuerait à déposer l'argent de Blake comme auparavant.

Tenter de nouvelles voies pour communiquer

Pour faire des pas dans le suivi, les interventions auprès de Blake vont être canalisées vers l'intervenant et le psychiatre à l'externe : le reste de l'équipe SIM et les partenaires qui gravitent autour de cet homme resteront momentanément en retrait. Pour ce faire, l'intervenant innover afin de favoriser l'établissement d'un lien de confiance, bien que cela contrevienne aux règles habituelles de l'équipe.

Pendant un moment, j'ai été le seul clinicien de l'équipe à intervenir auprès de Blake. S'il y avait quelque chose, à moins que ce ne soit une urgence en dehors des heures de travail, on me transférait l'appel. Pour une certaine

période, nous avons estimé préférable qu'il y ait un nombre limité de personnes qui interviennent auprès de lui afin d'apprendre à le connaître. N'importe quelles questions ou demandes adressées à Blake le font bondir. Même un « *comment ça va?* » peut être perçu comme une agression. À moyen terme, nous introduirons d'autres intervenants, lorsque nous saurons mieux comment l'aborder.

J'ai donné mon numéro de téléphone à Blake. Habituellement, ce numéro est seulement divulgué aux partenaires. Les participants ont accès à un numéro unique qui leur permet de nous joindre au bureau ou sur le téléavertisseur d'urgence. **Nous avons fait le pari que si nous voulions avancer dans ce suivi, il faudrait déroger aux manières de faire habituelles.** C'est ainsi que Blake a commencé à m'appeler une fois par jour. Il faisait encore des demandes, mais il pouvait m'appeler en tout temps. Cela a vraiment permis de faire des pas dans le suivi.

Nous avons commencé à terminer certaines conversations téléphoniques, sans qu'il ne me raccroche au nez ou qu'il soit en colère : « *OK Blake, ça ne marche pas pour le*

moment. On se reparle, bye.» C'est une importante étape de franchise que de pouvoir terminer une conversation.



Contrapart, 2006. Certains droits réservés.

Répondre positivement à une demande

Une stratégie d'intervention centrale de ce suivi consistera à saisir des occasions de répondre positivement à une demande de Blake, afin qu'il soit intéressé à demeurer en lien avec l'équipe. Loin des préoccupations consistant à contrecarrer une relation utilitaire ou fondée sur la manipulation, il sera jugé par l'équipe qu'il s'agit, au contraire, de la seule façon d'entrer en lien avec cet homme très méfiant et aux requêtes insistantes.

Blake est constamment en demande. Des demandes auxquelles nous opposions nécessairement un refus : « *Non, Blake, je n'ai pas des millions de dollars pour toi* ». Au début, il n'y avait aucun autre moyen d'entrer en relation avec lui qu'en discutant ses demandes. Nous avons rapidement compris que la possibilité de développer un sentiment d'attachement avec cet homme reposerait seulement sur ce que nous pourrions lui offrir. Il fallait donc reconnaître sa façon utilitaire d'entrer en relation avec nous, du moins au départ. **Il fallait qu'il y ait des « oui ».** C'est un défi lorsque les demandes consistent à vouloir recevoir des millions, à retrouver l'accès à ses immeubles ou à exiger qu'on lui rembourse d'importantes

dettes. Il était difficile de dire oui, parce que toutes ses demandes étaient de cet ordre.

Nous avons décidé de danser avec Blake. Je ne crois pas à la manipulation : pour moi, c'est une

stratégie d'adaptation. Il ne s'agit pas de mettre un cadre, il le respecte déjà : il reste derrière la porte de nos bureaux lorsqu'il vient, sans tenter de se faufiler. Nous souhaitons pouvoir accéder à une demande et nous avons développé des stratégies assez amusantes pour le faire.

J'ai d'abord invité Blake à manger, en lui laissant le choix du restaurant. Au moment de commander le repas, il voulait de la sauce soya sur son poulet général Tao. Le serveur lui disait que ce ne serait pas un très heureux mélange, mais Blake insistait. Devant l'hésitation du serveur, il a fait le tour du comptoir et il est allé se servir lui-même. Je me suis dit : « *Ouf, nous n'avons pas encore commencé à manger!* » Mais le repas s'est bien déroulé. Nous avons mangé l'un en face de l'autre et Blake m'a parlé tout au long du repas. Il m'a montré des photographies de voitures prises au centre-ville avec son nouveau téléphone cellulaire. Nous avons discuté pendant une heure. Nous étions complètement ailleurs : je lui avais donné

quelque chose, il me donnait quelque chose. Ceci confirmait qu'il fallait répondre positivement à une demande. Il n'en demeure pas moins que nous continuions à refuser la plupart du temps. Mais puisque nous avons accepté une première fois, il savait que nous allions probablement à nouveau dire oui à l'avenir.

Puisque Blake estime que nous lui devons tous de l'argent, je me disais : « *il faudrait qu'il reçoive de l'argent à l'occasion!* » J'ai appelé la curatrice pour lui demander si elle pourrait parfois lui remettre son argent par l'intermédiaire de l'équipe, par exemple pour l'achat de la carte d'autobus. Elle a accepté. Alors, à compter de ce moment, j'ai eu, à l'occasion, de l'argent pour Blake. Ça l'apaisait, bien que ce fût son propre argent. Par exemple, je lui ai remis un chèque de 28 \$, qui m'avait été transmis par la curatrice. Blake m'a répondu : « *Que veux-tu que je fasse avec ça?* » Je lui ai dit que c'était le mieux que j'avais pu faire. Il était en colère, mais il a tout de même pris le chèque. C'est ainsi que nous avons commencé à répondre à des demandes, pour qu'il sente qu'on lui apportait quelque chose. Autrement, nous l'aurions perdu. Il fallait être stratégique.

User de stratégies à la marge pour loger un homme délirant

En collaboration avec les partenaires, l'intervenant SIM va employer diverses stratégies pour permettre à Blake d'être logé, tout en respectant son délire et ses réticences. De multiples précautions seront également prises pour entretenir une conversation avec cet homme qui souffre d'un sentiment de persécution et qui se met en colère sans crier gare.

Une rencontre avec Blake, c'est comme être assis sur une mine. Nous savons que la rencontre se terminera abruptement parce qu'il va se fâcher. Si nous avons trois minutes avec lui, nous avons trois minutes.

C'est très particulier : il suffit de dire la moindre chose qui l'indispose et il se met en colère. Il faut réfléchir, bien choisir chaque mot. Je ne peux pas me préparer avant une rencontre avec lui et il est rarement possible d'envisager des démarches à entreprendre. Je sais qu'il fera une demande, je ne sais pas ce que ce sera et je ne sais pas comment j'y répondrai. Je sais, par contre, qu'aussitôt que je m'engage dans une avenue qui semble sans issue, il ne faut pas insister et rapidement tenter autre chose. La rencontre

peut se terminer en tout temps : il se lève et s'en va. C'est fini : rien ne sert de courir derrière lui.

Nous avons eu une rencontre Blake, le psychiatre et moi, dont l'objectif était de faire comprendre à Blake qu'il devait déboursier 30 % de son revenu pour être logé. Il refusait. De son point de vue, c'est nous qui lui devons de l'argent. À la suite de cette rencontre infructueuse, nous lui avons tout de même proposé de visiter un logement. Nous y sommes allés en voiture et le psychiatre s'est assis derrière avec lui. Blake n'a pas aimé le logement, mais il était tout de même ambivalent. Nous avons passé près de trente minutes à lui dire : « *Blake, tu es fatigué d'être à la rue.* » Il était d'accord. Finalement, il s'est fâché et il a haussé le ton. Le psychiatre lui a demandé de parler moins fort et il a répondu : « *Je ne suis pas capable de ne pas monter le ton, j'ai le droit d'être fâché.* » C'était la première fois que je l'entendais parler de lui. Il est parti et il a crié tout le long de la rue en s'en allant. Le lendemain, il rappelait.

Donc, il est fâché, mais il pense tout de même que nous pouvons faire quelque chose pour lui. La visite d'un logement était une démarche concrète.

L'appartement visité ne lui a pas plu, mais il était fatigué d'être à la rue. J'ai eu l'idée de le loger dans une maison de chambre. J'ai demandé l'autorisation à la chef d'équipe : puisque le mois était déjà amorcé, pouvions-nous le laisser y habiter gratuitement pour les trois dernières semaines du mois? Elle a accepté. Alors, nous avons dit à Blake : « *Cette chambre est gratuite jusqu'au premier du mois.* » Nous n'avons pas pu aller plus loin que cela. De mon côté, dans les semaines suivantes, il fallait que j'en vienne à lui dire qu'au début du prochain mois, s'il se plaisait dans cette chambre, il devrait déboursier 30 % de son revenu. Mais je n'ai pas réussi à me rendre jusque-là dans nos conversations. Nous ne pouvions même pas aborder la question de savoir s'il était bien ou non dans cette chambre.



luisete, 2008. Certains droits réservés. (CC)

Par ailleurs, nous avons des commentaires positifs de la part des responsables de la maison : il ne dérangeait personne. Nous ne connaissons pas Blake encore. Il ne fait pas de bruit, il n'intimide personne, il ne quête pas de cigarettes, il a toujours les siennes. Nous voyons qu'il est en mesure de s'organiser, qu'il est structuré.

J'ai donc appelé le psychiatre et la curatrice et leur ai demandé s'il était possible de retirer du compte de Blake le montant du loyer à son insu, soit 269 \$, pour que ce dernier continue d'habiter la maison de chambre encore un autre mois. Étant donné que le délire d'argent et le sentiment de persécution sont tellement présents chez lui, nous avons convenu, la curatrice, le psychiatre et moi, que Blake demeurerait dans la maison de chambre et que le loyer serait payé directement par la curatrice. Puis, quelques semaines plus tard, nous avons informé Blake qu'il payait son loyer par l'intermédiaire de la curatrice. Étrangement, il ne s'y est pas opposé.

Sortir du délire et parler d'argent

La stratégie qui consiste à entrer dans le délire de Blake en trouvant une façon de rembourser le montant qu'il estime lui être dû permettra de faire un saut qualitatif dans l'intervention. Blake se montrera dorénavant plus confiant, et il fera preuve d'ouverture pour discuter de ses avoirs.

Dans son délire, Blake croit que le projet Chez soi lui doit 800 \$. Il me donnait des ultimatus pour répondre à sa demande de lui remettre cet argent, arguant avoir suffisamment attendu. Un matin, la curatrice m'a appelé pour me demander si nous devrions donner plus d'argent à Blake et si oui, comment procéder. Il avait accumulé 3000 \$ à la curatelle et il ne semblait pas bien saisir qu'il avait des économies qu'il devait dépenser, faute de quoi ses prestations d'aide sociale seraient coupées. Malgré qu'il ait vécu à la rue au cours de la dernière année, il avait réussi à économiser une somme considérable. Nous avons donc convenu avec la curatrice d'offrir plus d'argent à Blake et nous allions profiter de cette occasion pour diminuer la « dette » de 800 \$ du projet Chez soi!

Blake ne veut parler de rien d'autre lors de nos rencontres, que de l'argent qu'il estime lui être dû. Si nous lui donnions 800 \$ sur une période de temps donnée, nous pourrions réduire peu à peu notre dette et, finalement, essayer d'aller ailleurs, d'envisager d'autres démarches avec lui. Nous avons donc inscrit sur une feuille les divers versements du remboursement de la dette de 800 \$. Nous travaillions vraiment en dehors des cadres établis avec lui.

Quand nous avons commencé à donner de l'argent à Blake, à « rembourser sa dette », il a changé de délire. Il m'a demandé de lui rendre les clefs de sa BMW! Je commençais à être habitué à travailler avec lui et je lui disais : « *non, Blake, je n'ai pas les clefs de ton auto. Peut-être que tu en as une, mais je n'ai pas les clefs.* » La première fois il m'a raccroché au nez, mais très rapidement, le délire a cessé. Je n'ai plus eu de demande d'argent, plus de demande d'auto, plus de demande de quoi que ce soit. Je n'aurais pas cru que le changement se produirait aussi rapidement.

À la suite de ce revirement de situation, il a été convenu avec la curatrice, le psychiatre et la chef d'équipe que la gestion de l'argent serait à nouveau centralisée au curateur public. Ce serait à nouveau la curatrice qui gèrerait toutes les demandes liées à l'argent. Nous avons eu une rencontre avec Blake, la chef d'équipe, l'équipe de recherche et moi pour l'en informer.

Ensuite, une rencontre a été planifiée avec la curatrice, afin d'expliquer à Blake l'état de son dossier. Jusqu'alors, la curatrice n'avait pas pu parler plus de quelques minutes avec lui au téléphone. Soit il raccrochait, soit il lui criait des bêtises. Le psychiatre et moi avons expliqué à la curatrice comment nous intervenions auprès de lui et quelles étaient ses dynamiques relationnelles. La rencontre, de 45 minutes, s'est très bien déroulée. Et pourtant, nous parlions d'argent! La curatrice a joué la carte de la transparence; elle lui a expliqué la tutelle, lui a montré tous les documents légaux et ses relevés bancaires. Elle a tout sorti, un dossier d'une dizaine de pages. Elle essayait de lui faire comprendre qu'il avait des économies, qu'il pourrait disposer de plus d'argent mensuellement, mais qu'il n'avait pas de placement. Il était content d'avoir accès à son argent. Il comprend très bien ses états de compte, il

est très intelligent. Somme toute, nous avons réussi à lui remettre tous les papiers le concernant, y compris le jugement stipulant qu'il est sous tutelle, parce qu'il ne comprend pas pourquoi la curatrice ne peut pas lui remettre son chèque en entier.

A un moment donné, Blake s'est retourné vers moi pour me demander ce que j'en pensais. J'étais abasourdi! Je lui ai dit qu'à mon avis, tout cela semblait vrai. Alors il a dit, « OK, j'en ai assez » et il est parti. Ce fut une très belle rencontre.

Des indices d'attachement

Plusieurs mois d'interventions seront nécessaires pour que l'attitude d'intimidation du participant s'adoucisse et que s'amorce une relation de confiance. L'intervenant reconnaît les petits pas réalisés dans le suivi et identifie des indices d'attachement de Blake à son égard.

Blake pratique beaucoup l'intimidation. Par ailleurs, il n'a pas d'antécédents judiciaires majeurs. **Le psychiatre m'a bien expliqué sa dynamique et je ne suis plus intimidé par lui. Pour me prémunir contre sa grande agressivité, je ne le prends jamais au mot, tout en demeurant présent.** Et s'il me charge, je me tourne un peu de côté : je le laisse avancer sans lui faire face. Il recule tout de suite. Progressivement, il a cessé de s'avancer vers moi.

Dernièrement, il a commencé à m'aborder en me serrant la main et en me disant : « Bonjour, comment ça va? ». Quand il laisse des messages sur mon répondeur, il dit :



Doc, 2013. Certains droits réservés. (CC)

« Bonjour, bonjour. Rappelle-moi dès que tu as mon message. » Si je suis en formation et que deux jours s'écoulaient avant que je retourne son appel, je ne reçois aucun message d'insultes entre temps. C'est très étonnant. Un jour, je l'ai appelé : « Je t'appelle pour savoir comment ça va. » Il m'a dit : « Je suis un grand garçon, je n'ai pas besoin de ça. » J'ai dit « OK Blake. » Et quand j'ai raccroché, j'étais très content qu'il m'ait à nouveau parlé de lui. Il me fixe une limite : ne va pas là, ça ne m'intéresse pas; c'est un début d'investissement. Ainsi, j'ai compris que je ne peux pas l'appeler pour lui demander comment il va. Je peux désormais me permettre de faire de l'humour avec lui, je peux le regarder dans les yeux. Lorsqu'il se fâche, il s'en va et il s'en prend à l'univers, mais il ne projette plus sa colère sur moi. Il me fait des blagues. Blake commence sa semaine en venant me voir tous les lundis matin. Il commence à construire un lien. Nous sommes à peu près rendus là.

Une équipe s'est formée autour de Blake : l'équipe SIM, la curatelle, le psychiatre, l'équipe recherche et l'équipe de liaison de l'hôpital. Tous les professionnels autour de lui sont très engagés vis-à-vis lui. Il continuera à faire son chemin et notre travail sera de nous adapter. Nous dansons avec lui.

Ce que nous apprenons de ce suivi en tant qu'équipe, c'est que le fait de répondre favorablement à la demande et de travailler avec beaucoup de souplesse est une clef pour créer un lien avec une personne très méfiante. Il est primordial de croire aux personnes. Nous offrons des services à des personnes complètement à la marge de la société. Des personnes comme Blake nous obligent à faire preuve de créativité et de souplesse, à réfléchir autrement, à aller un peu plus loin, à changer nos manières habituelles de faire. C'est grâce à des gens comme lui que nous apprenons à créer.

*Projet Chez soi à Montréal
Équipe de suivi intensif dans le milieu (SIM)
CSSS Jeanne-Mance*

*Mots clefs : agressivité/violence,
collaboration interprofessionnelle,
psychiatrie, trouble délirant, trouble
relationnel.*